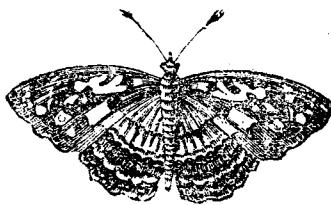


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Goury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mesdemoiselles Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



JOURNAL LITTERAIRE.

D'AMOUR ET LE MÉDECIN.

(FIN.)

Le docteur était un de ces vieux docteurs, au crâne déprimé et luisant, joignant à l'expérience de l'âge, l'expérience plus utile encore des passions. Il plaignait du fond du cœur la jeune fille, car l'habitude d'une vie sillonnée par les passions rend bon et indulgent; il lui fit raconter avec détail tout ce qui était arrivé à Romualdi, et une larme involontaire vint mouiller ses yeux qu'il essuya furtivement, en pensant que la mort était venue se placer entre deux amours si purs, si vrais.

Pour ne pas trop alarmer Antonia, il lui expliqua que Romualdi avait plus de force dans le cœur que dans la poitrine, et qu'une émotion aussi vive que la possession de celle qu'il aimait pourrait mettre sa vie en danger. Il crut devoir lui cacher tout le reste, car la révélation d'un si horrible mystère eut brisé les ressorts de son âme, et il voulait au moins, s'il était possible, conserver la vie de l'un des deux.

Antonia le quitta inquiète et désolée, car elle sentait que le docteur ne lui avait pas tout dit, et son inexpérience l'empêchait seule de deviner ce qu'il lui avait caché.

Cependant le même soir Romualdi qui ne se souvenait déjà plus de la veille lui peignit de nouveau son amour, et en sollicita de nouveau la récompense. La leçon du docteur était gravée en traits de feu dans son imagination, et pour lui plus que pour elle, Antonia résista.

Chaque jour cependant amenait de nouveaux combats, et, comme cela arrive toujours dans les passions grandes ou petites, la sévérité d'Antonia ne faisait qu'augmenter l'amour de Romualdi.

Une femme qui aime est bien faible pour refuser; la recommandation du docteur n'était déjà dans le souvenir d'Antonia que comme un songe; elle n'y croyait même plus qu'à moitié.

Enfin elle consentit à accorder sa main à Romualdi, et le jour de la cérémonie fut fixé.

Le soir même de ce jour, Romualdi, ivre de désir et d'amour, conduisit Antonia dans la chambre nuptiale, mais avant de lui laisser détacher le bouquet, emblème de son cœur, elle crut devoir implorer, pour lui-même, la pitié de son époux.

— Cher ange, lui dit-elle, en l'enlaçant mollement dans ses bras, contente-toi de m'aimer et d'être aimé; car, faut-il te l'avouer, tu m'as tellement effrayé le jour où tu m'embrassas sur le front que j'allais le lendemain consulter un célèbre docteur. Il me dit qu'en t'accordant davantage ta vie qui m'est si chère, ta vie qui est à présent la mienne pourrait être en danger!

— Enfant que tu es, reprit Romualdi, que m'im-



porte la vie en comparaison de ce que j'attends ! celui qui serait arrêté par une semblable crainte ne serait pas digne de toi. Va, si l'excès du bonheur pouvait tuer, je serais déjà mort cent fois près de toi ! Crois-moi, je me sens assez de force pour être encore longtemps heureux de toute la félicité que tu me dois, et que tu me donneras.

— Eh bien, Romualdi, s'écria la passionnée fille de Rome, je consens à tout te céder, mais à une condition.

— Parle !

Si je te perdais, mon Romualdi, je ne pourrais te survivre, et il vaut mieux alors que nous mourions ensemble, au même instant, dans le même baiser ! Il me semble en ce moment que la sinistre prédiction du docteur me revient plus menaçante que jamais, et je t'aime assez pour devenir suspicieuse. Prends donc ce poignard, ajoute-t-elle avec un regard de feu et en tirant un de son sein, prends, et si tu te sens chanceler, si tu devines que la vie doit t'abandonner dans mes bras... Jure-moi de me frapper, et que nos deux ames s'exhalent dans un seul souffle !

— Tu es folle, Antonia...

— Ne dis pas que je suis folle, parce que je t'aime, mais jure-moi ce que je te demande ; c'est à ce prix seul que je serai toute à toi. Romualdi ne put résister à tant d'amour ; il saisit le poignard et donna à Antonia un baiser brûlant, mais cette fois ce ne fut plus le front de la jeune fille, ce furent ses lèvres qui le reçurent.

Le phénomène qui avait déjà plusieurs fois signalé ses entrevues avec Antonia, se renouvela à l'instant. Il recula effrayé, mais il eut la force de cacher son mal à sa fiancée, et faisant un effort sur lui-même, il rêva un bonheur plus grand encore.

La couche nuptiale les avait reçus tous deux, mais une horrible pensée avait eu le temps de traverser son imagination pour arriver à son âme ; il ne voulait pas, lui italien, dans sa jalouse d'italien, que son Antonia fût jamais à un autre après lui, si la fatalité voulait que le docteur eût dit vrai. Il se décida donc à obéir à Antonia, et à jouer à la fois deux existences dans une caresse.

La lampe d'albatre s'éteignit, mais le poignard d'Antonia frémissoit convulsivement serré dans les mains de Romualdi.

Bientôt un râlement sourd se fit entendre ; ce râlement dura quelques secondes ; un cri aigu, déchirant, un cri de jeune fille qui rompt brusquement avec la vie et la santé, lui succéda ; puis plus rien ! On eût dit, en écoutant à la porte, l'amour heureux et endormi.

Le lendemain, quand on vint complimenter les nouveaux époux, on ne trouva que deux cadavres entrelacés. Le docteur avait dit vrai ; Romualdi avait obéi à Antonia ; en se sentant mourir, il avait eu la

barbarie de frapper, et son dernier soupir d'amour avait été un coup de poignard !

On fit faire l'autopsie des deux corps ; celui d'Antonia avait une blessure de 8 pouces à la poitrine, et Romualdi était mort d'un anévrisme au cœur !



J'ai tué ma mère !!!

(HISTORIQUE. — 1827.)

On pleure sur la tombe d'un ami
Comme sur la tombe d'un frère.

J'étais à Paris, j'entrais à peine dans ma seizième année ; fier d'avoir dit un long adieu aux vieux portiques du collège d'Henri IV, je suivais depuis six mois le cours de Laromiguière à la Sorbonne. Seize ans et un cours de philosophie ! C'est, sans mentir, un bonheur suprême ; c'est l'époque la plus douce, la plus exaltée, la plus vaporeuse de la vie. L'homme se dépouille alors, comme d'un vêtement usé, des idées naïves du premier âge ; l'illusion, cette fille aimable du mensonge, lui explique avec ses voluptueux sophismes toutes les jouissances idéales de la vie ; et alors, cette philosophie, qui d'une voix grave lui révèle les notions exactes du juste et du vrai et les mystères du monde positif, jette dans cette imagination vierge et troublée un cahos vraiment plein de charmes, une lutte délicieuse de convictions et de pensées, au milieu de laquelle le jeune homme se dit avec un sourire et une douce inquiétude : la vie est-elle bien un songe ou une réalité ? Qui a donc raison de l'illusion ou de la philosophie ?

J'éprouvais alors cette loi commune de désordre. Je croyais tout, je ne croyais rien ; la vie me semblait un long voyage au milieu de brumes épaisse ; je désespérais de rien voir sur mon passage ; de temps en temps un rayon mystérieux éclairait l'ombre et disparaissait tout à coup. Cette crise tumultueuse devait bientôt se résoudre dans une pensée, dans une conviction définitive. Quelle fut cette pensée, cette conviction ? Ce fut le besoin d'aimer.

Lorsque, secouant les chaînes du collège, j'étais devenu libre, j'avais été confié aux soins d'un jeune

docteur en droit que je connaissais depuis plusieurs années. Son caractère grave et posé devait m'en faire à la fois un mentor et un ami.

Alfred de M.... était un jeune homme de 25 ans, d'une taille et d'une figure remarquables. Issu d'une riche famille de Normandie, il vivait depuis longtemps à Paris. Il s'occupait de littérature et de philosophie. Sa grande fortune lui aurait permis d'épuiser tous les plaisirs de la capitale, mais son austérité et l'amour de l'étude lui avaient imposé une loïder retraite qu'il ne violait que pour me plaire. Nous habitions la même maison au faubourg Saint-Germain, rue Dauphine. C'était de là que, tous les matins nous prenions le chemin de la Sorbonne pour aller entendre Laromiguère : car tout philosophe qu'il était déjà, Alfred avait une telle soif de psychologie, qu'il trouvait, disait-il, un miel céleste aux leçons du savant professeur.

Le commerce de cet ami était devenu pour moi un trésor ; sa jeune expérience, ses études profondes, ses idées grandes et généreuses, tout me faisait de lui un précieux modèle. J'avais trouvé dans son caractère une douceur qui m'avait séduit. C'était mon oracle ; je lui contaïs mes doutes, mes convictions naissantes, et il m'expliquait avec une bonté fraternelle les mystères de l'âme et du cœur ; il m'initiait à la vie en m'apprenant ce qu'il en savait déjà. Ainsi il résuma tout ce que je pus trouver en moi d'amour ; j'aimai Alfred ; je lui vouai un culte exclusif, une véritable adoration ; je l'aimai de cette amitié pure, de cette amitié première, qu'on ne trouve qu'aux portes de la vie, et que le ciel semble y avoir placée comme un innocent prélude à l'amour.

Ce n'était plus qu'une même pensée, un même désir. Les matinées revenaient tout entières à Platon. Quelques études graves dérobaient plusieurs heures à chaque journée, mais souvent le soir nous trouvait au balcon de l'opéra ou du café anglais.

Nous allions par fois au bal, et c'est là que je découvrais dans Alfred une nuance que je n'avais jamais remarquée. — Au milieu d'une fête brillante, dans les salons de M. Del...., j'avais perdu mon ami. Les flots de la foule avaient mis entre lui et moi une barrière impénétrable. Je passai près d'une heure à le chercher. Je le trouvai dans une salle éloignée, presque déserte, où venait à peine expirer le tumulte de la fête. Il était appuyé rêveur contre une cheminée de marbre ; je le réveillai comme d'un sommeil. En levant les yeux, il arrêta sur moi un long regard qui me glaça, tant son expression me parut sombre et désolée. — Je lui dis avec un attendrissement que je ne pus cacher : quelle pensée t'afflige, Alfred ? Il me répondit avec vivacité : Rien. — Et il m'entraîna au milieu des danseurs. — Comme je souffrais ! Je m'étais dit pour la première fois : Alfred a pour moi des secrets. — Depuis cette nuit le caractère de mon

ami me sembla tout autre ; cette pensée grave que j'avais prise jusqu'alors pour une austérité philosophique me parut une mélancolie profonde. Je la retrouvais dans toutes ses paroles, dans tous ses regards, et soit que j'eusse fait un progrès dans l'art de juger les hommes, soit un de ces pressentimens que l'amitié seule peut comprendre, je répétais chaque jour : Alfred est poursuivi par quelque idée de malheur. — J'avais plus d'une fois cherché à pénétrer ce mystère ; il avait toujours adroitement détourné mes questions curieuses, et je respectai trop sa moindre volonté pour ne pas faire de bonne grâce le sacrifice de son secret.

Tous les jours, en sortant de la Sorbonne, nous consacrions deux longues heures à une promenade dont nous avions coutume de faire une rêverie philosophique. Nous allions nous égarer sous les ombrages déserts du Luxembourg, ou dans les allées les plus solitaires des Tuilleries. Souvent nos pas nous conduisaient vers la Cité. C'était notre promenade de prédilection, parce qu'elle nous reportait vers les temps anciens. Nous trouvions un charme à demander les secrets des siècles passés au vicilles tours de Notre-Dame ; nous cherchions sur la rive antique de la Seine, les ruines de la tour de Nesle, et nous nous plaisions à dire : c'est là bas, peut-être, que tombaient les cadavres de Marguerite de Bourgogne.

Un jour, comme nous descendions du palais de justice, nous fûmes arrêtés par les flots d'une foule qui se pressait. Nous la suivîmes... Elle nous jeta sur la place de grève. Alfred me serra le bras en me disant : O mon ami, c'est une exécution ! — En levant les yeux, je vis à quelques pas de moi l'horrible appareil d'un échafaud.... Je frissonnai : mon premier mouvement fut de demander à un vieillard qui était comme collé contre nous, quel était le nom du coupable ; il nous répondit : c'est Pierre Lelong, un jeune homme de 25 ans ; il va subir le supplice des parri-cides... L'infâme ! il a tué sa mère !... Le vieillard achevait à peine ces paroles, qu'un long frémissement se promena dans la foule. La tête d'un homme venait de tomber sanglante à nos pieds.

Tout à coup le bras d'Alfred glissa sur mon bras ; le front de mon ami frappa fortement contre le pavé, comme un vase qui tombe des mains d'une jeune fille et se brise en mille pièces ; deux hommes m'aidèrent à relever. Ses membres étaient glacés. — Il est mort, dit un voisin. J'eus à peine la présence d'esprit de m'écrier : de grâce, une voiture qui nous conduise chez nous, rue Dauphine, n°. 9.... Je m'évanouis.

(La suite au prochain numéro.)

CAUSERIE.

A MADAME JENNY ***.

..... Jenny, vous le voulez ainsi ;
C'est donc de moi qu'il faut que je vous parle ici ;
J'aimerais mieux de vous ; j'aimerais mieux vous dire
Quels charmes ont pour moi votre divin sourire
Et votre entretien grave, intime, familier,
Qui donne le bonheur, car il fait oublier.
Oh ! sur ces choses-là j'aimerais à m'étendre ;
Mais de moi, pauvre enfant, que puis-je vous apprendre ?
Mes précoces péchés, mes précoces ennuis,
Et mes jours sans soleil et mes brûlantes nuits,
Et mes frais souvenirs et mes douces chimères
Sur qui j'ai répandu tant de larmes amères,
Et les jeunes beautés pour qui mon cœur brûla,
Je vous ai mille fois révélé tout cela ;
Et vous savez à fond ma vie intérieure.

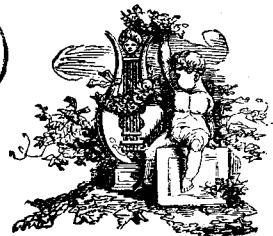
Au même point du ciel mon étoile demeure ;
Excepté quelques vœux que j'ai vu superflus ,
Quelques plaisirs de moins, quelques douleurs de plus,
Je suis ce que j'étais ; oui, toujours même vide,
Même poids dans le sein, même dégoût aride,
Même inquiète ardeur, même feu consument
Qui dévore mon cœur, à défaut d'aliment ;
Mêmes pressentimens chassant toutes les joies
Qui voudraient par hasard se poser dans mes voies ;
Mêmes vagues regrets de ces temps qui sont morts,
De ces temps que je peux évoquer sans remords ,
Où dans la pureté reposait ma pensée ;
Où mon cercle égaré, ma raquette brisée
Étaient mes plus grand maux, étaient les seuls malheurs
Qui dans mon œil joyeux fissent venir des pleurs ;
Même oubli du seigneur et de mes espérances ;
Même absence de culte et non pas de croyances !
Car il n'est que trop vrai, je n'ai plus aujourd'hui
Ce temple précieux que l'enfant porte en lui ,
Et je l'ai vu déjà s'abîmer sous la flamme
Que la corruption vint souffler dans mon ame ;
Mais la foi, survivant à toutes mes vertus ,
Est restée au milieu des débris abattus ;
En tombant à ses pieds, de leur base écroulée,
Les colonnes, ses sœurs, l'ont à peine ébranlée !
Oh ! oui, je crois toujours, mais je ne suis pas fort ;
Je ne sais pas au but marcher avec effort ;
Je ne sais pas vouloir ; je veux avec mollesse ;
Je vois le vrai sentier, hélas ! et je le laisse !

Rien n'est changé pour moi : voyageur égaré ,
Je voudrais un peu d'eau ; je suis bien altéré !
Et cette goutte d'eau, pour rafraîchir mon ame ,
Il faudrait qu'elle vint de la main d'une femme !

J'ai des amis pourtant, madame, si du moins
J'en crois leurs doux propos, leurs égards et leurs soins ;
Je suis cher à plusieurs ; et certes je leur voue
Une égale tendresse ; eh bien, je vous l'avoue.
Ce que j'avais cherché, ce que j'avais rêvé ,
Dans leur affection je ne l'ai pas trouvé ;
Elle n'a pu calmer la soif qui me dévore
Et mon malaise dure, et je désire encore !

C'est que je suis jaloux ; je voudrais être aimé
D'un cœur qui sous le mien demeurât enfermé ;
Je voudrais à moi seul posséder, sans partage ,
Une existence entière, hélas ! et dans cet âge ,
Dans cet âge de fin et de création ,
De souffrance et d'espoir pour toute nation ,
Aux hommes dont la vie, ainsi que la pensée ,
Dans tant de soins divers est déjà dispersée ,
Allez donc demander un sentiment pareil !
Non, non ; toi seule, ô femme, être pur et vermeil ,
Toi qui, pour aimer l'homme et pour en être aimée ,
Du souffle le plus pur comme l'ange formée
N'as dans ces tristes lieux d'œuvre que le bonheur
De l'être qu'à ton sort attache le seigneur ;
Toi qui, sans regarder ce que fait la tempête ,
Passes indolemment des roses sur la tête ;
Toi qui restes en paix quand tout gronde à l'entour ,
Toi seule peux donner cet ineffable amour !

Qu'il me vienne une femme ! oh ! s'il était possible ! ...
Si mon cœur tout souillé, mais demeuré sensible ,
Etais pris pour séjour par un cœur virginal ,
J'y mettrai des vertus, j'en laverai le mal ,
Ainsi que l'on parfume un vase qu'on prépare
A recevoir une eau délicieuse et rare ;
Oui, je sens que l'amour, en chassant le malheur ,
Purifierait mon ame et me rendrait meilleur !



CHRONIQUES LYONNAISES.

Une nouvelle satire politique a paru : elle a pour titre *TISIPHONE*. Son auteur, M. Léopold Curez, débute dans la carrière poétique par de beaux vers et des pensées énergiquement rendues. Son Prospectus, qui est un soufflet à Barthélémy, nous promet un poète distingué. Les autres livrises de la *TISIPHONE* confirmeront sans doute notre jugement. Prix : 60 c. chez tous les marchands de nouveautés.

— M. Lecomte est de retour de Paris, où il a, dit-on, engagé Bocage, le plus grand comédien de notre époque, le drame moderne incarné ; M^e Casimir, le rossignol de l'opéra comique ; M^e Volnys, l'ex-Léantine Fay de merveilleuse mémoire, ainsi que son mari, un des artistes les plus distingués du théâtre du Vaudeville. Il est encore plusieurs surprises que nous réserve l'administration nouvelle, mais nous sommes discrets. Les sujets qui doivent composer la troupe du Grand-Théâtre sont presque tous arrivés, et la réouverture aura lieu demain. L'opéra du Barbier de Séville nous fournira l'occasion d'entendre l'élite de nos chanteurs, et d'apprécier leur talent.